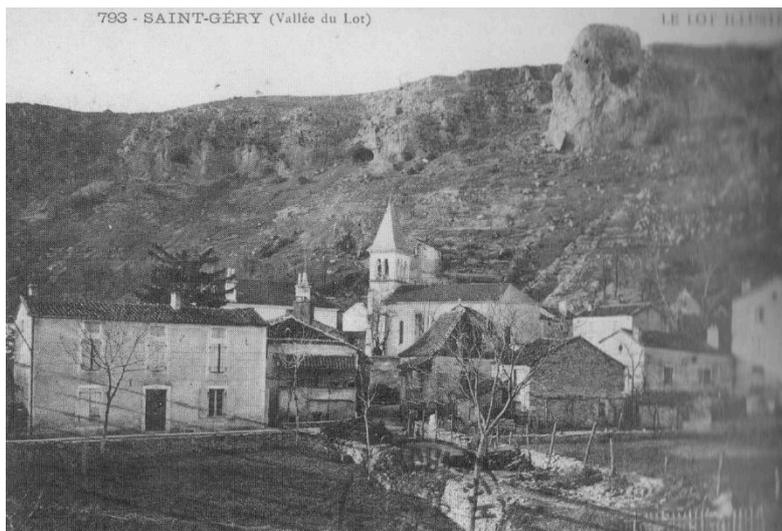


## Préparation St Géry-Vers



### Le terroir

La commune porte deux noms juxtaposés depuis la fusion en 2017. Sa situation, à l'embouchure de la vallée du Vers sur la rive droite du Lot, montre une diversité de paysages pleins de contrastes lui apportant un attrait certain.

Aux portes du parc naturel des causses du Quercy le territoire possède un environnement préservé avec la richesse d'un patrimoine naturel, faune et flore, contribuant à rendre son cadre de vie préservé

particulièrement attractif. Des grands espaces sont identifiés comme zones naturelles d'intérêt économique et faunistique, d'autres relèvent de la directive européenne Natura 2000.

Ces inventaires, et les protections qui en découlent, concernent la vallée du ruisseau de Nouaillac, la vallée du Vers et celle de la rivière Lot.

Ces vallées entaillent profondément les plateaux de ce causse calcaire et sont encadrées par des versants rocheux avec d'impressionnantes falaises d'où la vue s'égare sur un panorama exceptionnel. La vallée du Lot s'étage, se répétant de boucle en boucle, avec une plaine fertile. Le cours sinueux du Vers est marqué de cascades et d'une multitude de moulins à eau.

La fraîcheur verdoyante des fonds de vallées concurrence les étendues sèches et rocailleuses des causses de Trégantou et de Vers.

L'espace rural possède un réseau de chemins et un maillage de murets où l'on découvre ponctuellement cazelles ou gariottes. De quoi savourer une bonne journée de marche.

### St Géry

L'occupation apparaît fort ancienne dès l'époque magdalénienne (-17000 à -14000 ans), puis gallo-romaine comme le prouve la grotte ornée de Pergouset (ou Pargouzet) découverte en 1964.

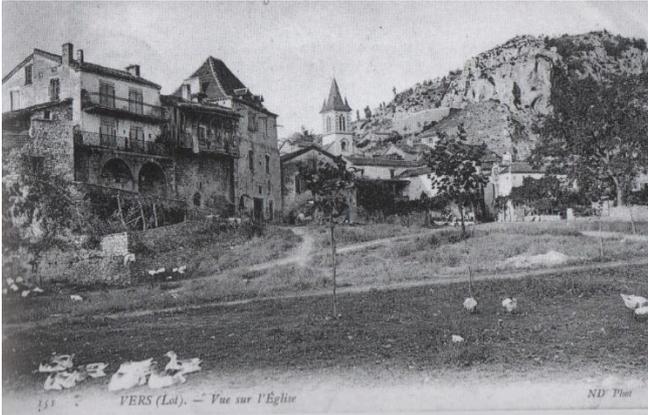
Un spéléologue de Cahors, Jean-Luc Astruc, découvrit l'entrée d'une grotte le 4 février 1964, son regard étant attiré au ras de la route par une sorte de brume sortant d'une ouverture, dans la froidure de la vallée. Le dimanche suivant il revint avec un autre spéléologue et après avoir rampé sur environ 200 mètres dans un étroit boyau, ils arrivèrent dans une salle couverte de 153 gravures datées du magdalénien.

La grotte se situe dans les falaises calcaires dominant la rive droite du Lot. Le spéléologue Michel Lorblanchet consacra dix années à l'étude de la grotte. Il découvrit l'entrée initiale qui avait été murée par un ouvrage de soutien au remblai de la route. Il constata que ce « trou » avait servi d'abri pour la pêche au moyen-âge en découvrant des hameçons.

L'étude s'est terminée en 1999 et la grotte a été classée aux monuments historiques le 17 janvier 1967.

*Né en 1937 dans le Lot, ce préhistorien est mondialement connu pour l'étude des grottes ornées et l'art pariétal. Il étudiera la grotte de Pech Merle et en écrira un livre en 1989.*

*Instituteur et professeur, il passera un doctorat et sera admis au CNRS en 1965. Il sera conservateur bénévole et créateur du musée de Cabrerets.*



## Vers

Son origine préhistorique est prouvée par la présence de vestiges antiques.

Le village prit naissance au moyen-âge autour d'un « castrum » défensif qui dépendait des comtes de Toulouse. Le château fort aurait été pris par les Anglais pendant la guerre de cent ans et détruit par les Consuls de Cahors en 1374.

Le bourg s'est implanté au pied de falaises calcaires sur une terrasse, point de confluence entre le Lot et le ruisseau de Vers. Dans cette falaise se niche le « château des anglais » dominant le village. Il s'agit d'une construction faite à l'avant d'une grotte, fermant un refuge aménagé. En effet comme dans nombre de sites du Quercy, de nombreuses fortifications devant des grottes furent bâties dans un but de protection contre les périodes de troubles, guerre de cent ans ou passage de compagnies de routiers.

L'ancien village se compose de trois quartiers, le premier l'îlot du castrum se situe juste au bord d'une terrasse en surplomb sur la rivière. Le second, le cœur du village, est accessible par le vieux pont et la place de la planquette qui se prolonge par un faubourg construit le long de la rue parallèle à la rive gauche du Vers. Enfin sur la rive droite, l'entrée est marquée par un noyau circulaire délimité qui entoure la tour médiévale dite des Chartreux. Cette tour fut un élément d'un logis du XIV<sup>ème</sup> avec deux tours et conserve des archères cruciformes à double croisillons.

L'histoire récente avec ses bouleversements a créé l'organisation actuelle, héritée de travaux pour la modernisation des transports au XIX<sup>ème</sup>.

La batellerie en aval de Cahors, avec plus de 1000 bateaux de passage nécessita un réaménagement des bords du lot. Une écluse sera construite en 1836, qui sera remise en service pour la navigation de plaisance. Un axe fut percé dans le village ancien pour ouvrir une route le long de la vallée du lot avec un nouveau pont construit en 1862.

L'église jugée insalubre sera démolie vers 1860 et remplacée par l'actuelle reconstruite en 1874.

Enfin l'arrivée du chemin de fer en 1886 nécessitera l'élévation d'un talus et d'un pont qui séparèrent le village de la rivière, et ce dernier s'agrandira autour de la gare.

L'aqueduc gallo-romain alimentait la ville de Cahors en eau du 1<sup>er</sup> au 5<sup>ème</sup> siècle. Il démarre dans la vallée du Vers et serpente, sur près d'une trentaine de kilomètres, dans des conduites souterraines ou à flanc de falaise au-dessus des vallées. Des vestiges demeurent dans la commune et sont inscrits à l'inventaire des monuments historiques depuis 1953. Les recherches ont permis de repérer le captage et mieux comprendre l'importance primordiale de cet ouvrage.

La commune recense des sites dispersés tel le dolmen de Trégantou et l'abri de Cuzouls. L'oppidum de St Crépin rappelle les gaulois et tous ces vestiges témoignent d'une longue histoire d'occupation humaine en ces lieux.

Le dolmen est typique de tous ceux du Lot, simple et petit. Celui-ci mesurait 3,5 mètres sur 1,3 et la chambre sépulcrale était collective pouvant abriter plusieurs individus.

L'abri de Cuzouls s'ouvre face à l'est, au pied d'un banc de calcaire d'une bonne dizaine de mètres de hauteur. L'ouverture est constituée d'un porche de 6 m de large et 2 mètres de hauteur. De part et d'autre la paroi forme une ligne d'abris sous roche. Des deux côtés un muret, le long de la paroi, délimite un couloir de 2 à 3 mètres de large qui en permet l'accès.

Après passage du porche se trouve une vaste salle de 40 mètres de profondeur large d'environ 15 m sous une voûte évoluant de 3 à 6 mètres de hauteur. Au fond de cette dernière fut trouvé un puits dont la nappe souterraine se trouve entre 0,5 et 3 mètres. Du fond de cette salle partent deux galeries.

L'abri fut découvert par R Lacam en 1923 et il y entreprit des fouilles.

*Né de parents Lotois en 1900 il fondera à Gramat une société de panneaux de signalisation routière. Pendant la seconde guerre mondiale il sera à l'origine du maquis d'Alzou.*

*Le chantier de fouille de l'abri sera son plus grand chantier. Il décèdera à Gramat le 31 octobre 1962 et ses collections ont été déposées au musée de Cabrerets.*

Il mettra à jour un gisement de 4 mètres d'épaisseur qu'il fouilla couche par couche jusqu'en 1933. Il y trouva la sépulture d'un jeune homme dans un niveau daté de -5900 à -5500 avant JC. Il découvrit une industrie lithique, en particulier des pointes de flèches triangulaires et aussi en forme de trapèze. Ainsi l'abri participa à l'élaboration de la structure chronologique du mésolithique.

*Cette période en Europe occidentale commence avec la fin de la dernière période glaciaire (vers – 11700 ans) et s'achèvera avec l'adoption de l'agriculture et de l'élevage soit vers – 2300 ans. Le réchauffement post glaciaire entraîna la disparition des grands herbivores et les humains s'adaptèrent pour la chasse avec un mode de vie semi-nomade. Ceux-ci débutèrent une représentation artistique et symbolique avec une micro-industrie de la pierre et la géométrisation des outils.*

Dès 2005 une équipe pluridisciplinaire, grâce à un tamisage fin a récupéré plusieurs milliers de pièces lithiques, plusieurs centaines d'outils de pierre et d'os ainsi que de nombreux restes de la faune. Mais aussi des tessons de céramiques, au-dessus des niveaux archéologiques montrant que l'habitat a perduré jusqu'à l'âge de fer et l'époque gallo-romaine.

La région comporte de nombreuses traces de la préhistoire, dont la grotte ornée de Pech Merle.

## **La grotte de Pech-Merle**

L'homme de la préhistoire venait accomplir les rites de sa religion dans cette grotte découverte en 1922.

L'abbé Lemozi, curé de Cabrerets depuis 1919 était un préhistorien et un spéléologue accompli. Il effectua ses premières fouilles dans les environs de Rocamadour (grottes de Malbec et de l'Ermite). *En 1912 il explora les cavernes de la vallée de l'Alzou, puis en 1922 il étudia les sites de la région de Cabrerets et décrira la grotte de Pech-Merle dans une publication en 1929 : « La grotte temple du Pech-Merle, un nouveau sanctuaire préhistorique. »*

*De 1922 à 1924 il dirigera les travaux sur le site.*

Il savait recueillir les renseignements et faisait participer les adolescents à ses recherches et les initiait à l'archéologie.

C'est ainsi que le 4 septembre 1922, 3 enfants : André David (16 ans), sa sœur Marie (13 ans) et Henry Dutertre (15 ans) explorèrent une petite faille connue pour avoir servi de refuge au cours de la révolution.

A la lueur des bougies, équipés de cordes et marteaux les enfants s'aventurèrent en rampant dans un boyau étroit et gluant. En rampant et cassant des concrétions millénaires barrant le passage, en traînant les cordes, ils parcoururent les 140 mètres pour déboucher dans l'actuelle salle des peintures. Ainsi au bout de quelques heures d'efforts, ils contemplèrent les merveilleuses peintures.

Après 12 heures dans la cavité, ils ressortirent après minuit, épuisés. Averti l'abbé Lemozi en fera une exploration rationnelle et il reconnut l'intérêt de ce temple souterrain. Aussi l'aménagement fut décidé et en 1926 et la grotte fut ouverte au public. En 1949, la découverte d'une nouvelle salle a permis de retrouver l'accès primitif, celui qu'utilisaient nos ancêtres il y a 20000 ans pour entrer dans la grotte.

L'intérêt des salles de vastes dimensions, communiquant entre elles et décorées de belles concrétions, est doublé par le spectacle de gravures et peintures témoignant d'une technique éprouvée et des traces matérielles du passage de l'homme.

Plus d'un kilomètre de galeries et 7 salles sont accessibles aux visiteurs.

Ainsi dans la salle »de la colonne brisée « se trouvent des dessins de bisons et de mammoths, effectués au trait noir, formant une frise de 7 mètres de long sur 3 mètres de hauteur. La datation semble être l'Aurignacien. La salle voisine est soutenue en son milieu par trois colonnes stalagmitiques. Appelée galerie des peintures avec un panneau décoré de deux silhouettes de chevaux surchargées et entourée de points, de signes et de mains. La salle des disques possède des colonnes aux dimensions impressionnantes avec des excentriques (loin du centre) dont les protubérances défient la loi de la pesanteur. Une belle visite à effectuer.

## **Les Consuls de Cahors**

Le consul fut le nom donné au moyen-âge à des magistrats municipaux, élus par la bourgeoisie dans le Midi de la France et chargés d'administrer les villes. Ces fonctions découlaient des chartres, ces actes solennels par lesquels les rois ou seigneurs accordaient à une ville un certain nombre de privilèges pouvant aller jusqu'au droit de s'administrer eux-mêmes. Il s'agit d'écrits dont la conservation a été une source principale de la connaissance de cette époque.

Cette tradition de liberté du droit romain se combina avec les régimes seigneuriaux, plus souples dans le midi, les distinguant des communes du nord qui élisaient maires et échevins.

Les agglomérations dotées d'un consulat pouvaient prendre le nom de ville ou cité. Très anciennes comme Toulouse où les consuls furent appelés les « Capitouls », ou Montpellier où ils se nommaient « Barons de Caravètes ».

Ces « consulats » étaient toujours pourvus de marchés et souvent de foires. Leurs limites territoriales englobaient les pâturages, hameaux et terres agricoles associées.

Le consul exerçait, la plupart du temps collégialement, une fonction d'administration chargée de la police des rues, des places, des approvisionnements, des marchés, des métiers, des permis de construire, des poids et mesures, de l'entretien des murs et des portes, des bâtiments et places publiques de la cité.

Ils possédaient un sceau, percevaient « l'impôt de la cosse » et le droit de lever une taxe sur certaines denrées entrant dans la ville, mais aussi un loyer pour la concession de biens ou droit appartenant à la commune.

Son fonctionnement sera repris par les municipalités avec des conseils tenus régulièrement et publiquement, et en gardant dans un journal les ordres du jour et les délibérations, les décisions prises lors de vote, ou du budget.

Le consul devait répondre de la perception de l'impôt seigneurial ou royal sur ses biens. Aussi seuls, les propriétaires fonciers généralement nobles et les bourgeois notables, pouvaient être éligibles.

Une élection à deux degrés sollicitait le suffrage des chefs de famille ou de métiers. Les femmes veuves ou marchandes publiques pouvaient voter en leur nom.

Leur costume était réglementé avec une robe noire pour les sessions de tribunal, une en damas violet pour les fêtes et cérémonies, une autre noire pour la sortie de la charge et les services funèbres. Le costume disposait aussi d'une toque en velours noir si le titulaire n'avait pas de grade en droit ou un bonnet carré s'il l'était.

## Balade à St Gery (Lot) du 06.04.2025

Le soleil rasant perturbe la vision dans ce ciel légèrement gris bleuté. Le long de la route les arbres défeuillés montrent les nids à l'abandon en haut des ramures. Quelques-uns sont colonisés par des pies qui ont été conduites à tresser, à façonner un toit propice à la défense du lieu de la ponte et future éclosion.

Le vert tendre des peupliers en pleine régénérescence éclate en myriades de jeunes feuilles, saluant le printemps. Le gigantesque damier de la nature offre un patchwork où le jaune éclatant de champs de colza côtoie le vert minéral des prés et le brun plus ou moins clair des espaces de terre retournée.

Une délicate alternance aux tons se modulant parfaitement dans une harmonie de couleurs digne d'un tableau romantique. Les bouleaux se couvrent de leur feuillage mais laissent percevoir l'écorce blanchâtre des troncs et grosses branches. Des pins sont décorés de cocons marquant l'invasion des chenilles processionnaires, redoutablement armées de leurs dards éjectables.



La traversée de la région fructifère permet de visionner les étendues grisâtres des filets de protection couvrant les hectares de végétaux ondulant comme une vague frémissante.

Sur la droite une montgolfière, en stabilité apparente, domine de très haut l'immense espace dévoilé.

Une petite pause sanitaire sur l'autoroute nous permet d'entendre avec ravissement

des chants d'oiseaux s'interpellant de concert dans cette fraîcheur matinale et sous un soleil noyé dans l'évanescence des fins et hauts nuages.

Les arbustes bourgeonnent apportant ce renouveau chlorophyllien, tandis qu'une importante alignée de camions demeure figée en attente de reprendre la route, demain.

Les pâquerettes en quantité composent une dentelle blanche couvrant la pelouse verte, avec leur fleur aux pétales encore recroquevillées de leur endormissement de la nuit.

A droite le Lot s'écoule lentement dans sa vallée où l'eau calme reflète les ombres des arbres en bordure.

A la sortie de St Géry une grande ferme hospitalière et déserte permet au bus d'effectuer sa manœuvre et de nous équiper. Sous un soleil qui devient très présent nous prenons le côté de la route en direction du pont pour franchir le Lot.

Un alignement de peupliers s'étire à gauche sur la rive.

Un alignement de peupliers s'étire à gauche sur la rive.





Le franchissement permet d'admirer cette eau bleutée, calme et claire, où se reflète sombrement la haute végétation langoureuse du bord, produisant des figures animées par l'onde. Le tout s'intégrant au fond de tableau constitué de la falaise rocheuse.

La route à droite, enclavée entre la rivière et le bas du causse de Pasturat, prend une petite inclinaison. Sur les bords de plantureux pissenlits présentent leur floraison jaune tandis que dans le lointain émergent des blocs ou colonnes

granitiques sur ce contrefort en face, tranchant sur la pente sauvage et couverte de végétation.

Et puis la pente s'accroît avec l'abri à gauche de la roche abrupte, tandis qu'à droite se distingue encore un méandre du fleuve, déjà lointain.

A l'approche du village les « coucous », cette primevère officinale qui dresse ces longs calices à la corolle jaune, disputent l'espace aux pâquerettes épanouies et aux stellaires exubérantes.

La marche devient plus délicate avec une inclinaison importante dans la rue du village en lacets.

Une pause s'avère nécessaire pour un regroupement, près d'un lilas orné de quelques timides grappes mauves.

La pente est constante jusqu'à la sortie du village d'où l'on découvre en face les falaises blanchâtres avec leurs coulées de teintes orangées, marquant la présence d'élément ferreux. Cela forme comme un cirque constitué d'à pics vertigineux.

Le chemin continue son ascension entre des murets de pierres constellés de fougères polypodes trouvant pâture de l'humus recouvrant les pierres et aux pieds desquelles

la menthe sauvage et envahissante arbore ses jeunes feuilles resserrées.

La descente d'un camping-car dans cette étroite rue très pentue oblige à se coller aux murs pour laisser se glisser le véhicule.

Nous empruntons un sentier particulièrement caillouteux, une courte rampe formant un raccourci pour couper le lacet de la petite route. Il faut se hisser en évitant les petits morceaux de roches qui roulent facilement sur ce sol sec, et il convient d'apporter un peu plus de concentration à la dépose des pieds.



Le souffle devient haletant et les jambes tremblantes, mais l'effort doit persister car la route continue sa progression vers les hauteurs. Ainsi en un peu plus de deux kilomètres sur ce GR46 nous passons de la cote 133 à 286. Ce parcours sur le causse Lotois est typique avec ses chênes de type « Quercus pubescens » aussi appelé chêne noir. Malingres, leurs troncs et branches se courbent devant la difficulté à trouver une subsistance raréfiée sur ce terrain calcaire de type karstique.



Les arbustes noueux et rabougris de buis et de genévriers s'accrochent avec obstination, trouvant une maigre pitance entre les pierres blanches jalonnant champs et sentiers.

Ce sont des randonnées dans le calme et souvent le silence qui apportent sérénité et un air réconfortant pour les poumons. C'est une avancée où les pieds rivalisent pour le partage de la voie avec les pierres inévitables. Une marche interminable vers le sommet de la falaise

sous les rayons cuisants du soleil.

Les pensées se délectent de cet environnement végétal chétif et l'imagination vagabonde dans ce décor de chênes affamés et de taillis moussus. Pourtant de-ci de-là des murets de pierres sèches rappellent que l'homme a utilisé les arpents de terre cultivables et utilisé ces matériaux gratuits et disponibles pour survivre dans ces contrées isolées, libres mais pauvres.

Les jambes s'alourdissent dans cette montée à l'infini et la bouche se dessèche avec ce premier soleil du printemps qui fait monter la température ambiante. Une brusque modification de l'habitude prise et subie qui génère une fatigue supplémentaire s'accumulant au changement d'heure.

Le replat est le bienvenu pour stabiliser l'effervescence du cœur entre ces arbres desséchés et couverts de lichens blanchâtres ou de mousse brune et verte. Un entrelac de fûts tortueux et de branches ondulantes se couvrent de lierres envahissants. Une forêt en déshérence et comme figée pour une mort prochaine.

Après un arrêt bienvenu nous reprenons la progression entre les murets à l'abandon.

Sur la gauche se découvre un bosquet d'arbres et arbustes desséchés et décharnés entièrement revêtus de mousse verte cachant toute partie d'écorce. Une vision cauchemardesque d'un cimetière végétal aux formes entrelacées et dont nos pensées vagabondes peuvent interpréter en figures zoologiques ou autres.

Une résurgence de vieux récits extraordinaires de la jeunesse, des mythes gnomes et lutins, une mélancolique méditation sur le respect du cycle de la vie. Un retour de quelques minutes sur ces souvenirs de l'enfance.



Nous retrouvons une route qui continue de grimper, en plein soleil. Puis il faut prendre le sentier à droite, près d'une « casselle » à l'abandon et des tas de pierres amassées mais laissées sans utilisation.

Le plateau est propice à la culture et des prairies pour l'élevage rompent la monotonie de cette forme de steppe.

Des papillons virevoltent sur la voie allant de fleurs en fleurs, salués par le gazouillis d'oiseaux préparant leur nidification dans les broussailles et fourrés environnants.



Un peu d'ombre apporte un instant de fraîcheur tandis que la sente remonte pour rejoindre le point culminant de la balade à près de 320 mètres.

Sur le sol se développent des lichens foliacés s'allongeant en longues branches. De minuscules érections de terre, comme de minuscules taupinières, confirment le travail incessant des lombrics dans le sol. Nous sommes au bord de la falaise qui offre une magnifique vue sur la vallée avec le méandre du fleuve tout en bas, le village de St Gery à droite et Vers sur la

gauche qui nous informe du chemin à parcourir pour redescendre d'environ 190 mètres sur quelques deux kilomètres.

Nous suivons la crête avec sur la droite une vision furtive de la rivière entre les végétaux, et autour de nous une abondance de stellaires aux pétales bifides blanches qui s'installent en nappes.

Et puis commence une très longue descente dans un chemin creux encaissé entre des bords touffus de végétaux chétifs.

Les pluies ont délavé la voie en déclivité importante, rendant le rocher usé et lissé affleurant et créant des marches gargantuesques qui nécessitent de lever les pieds.

Ces intermèdes rocheux doivent être franchis en choisissant les petits à plats pour poser les pieds.

Parfois le bord du sentier est plus large et la terre tassée permet d'avancer plus vite.

Attention à tout faux pas ou glissade, mais tout se passe pour le mieux.

Virage après virage le cheminement propose le même sol accidenté heureusement très sec mais où de petites pierres roulantes demandent une attention soutenue et un bâton salvateur.

Nous traversons Béars et enfin le bruit s'intensifie avec le roulement de voitures plus bas, puis après



une dernière courbe à gauche se dévoile une longueur de chemin plat conduisant à la route D49b, le fond de la vallée.

Il faut franchir le grand pont à l'entrée du village, où sur la gauche se remarque un dépôt rarissime.

En effet un amoncellement de rails semble indiquer qu'une récupération du métal ferroviaire est en cours.

Une curiosité qui pourtant offre du métal en quantité et permet de transformer les remblais dégradés et inutilisables en chemins praticables pour les randonneurs.



Nous prenons à droite pour entrer et contourner les premiers blocs de maisons afin de prendre un passage étroit conduisant au bord de la rivière. Une forte activité semble animer le lieu et l'on apprendra qu'il s'agissait d'un championnat officiel de boules. Au bord d'un petit canal de dérivation un pêcheur nous fait savoir que les poissons ont aujourd'hui un faible engouement pour l'hameçon.

Le franchissement d'une passerelle permet d'atteindre le bord de l'eau où des rochers relativement plats offrent des possibilités d'assise en complément de la grande table de pique-nique. Chacune et chacun peuvent ainsi trouver un espace de pose pour se restaurer et étendre les jambes. Mais aussi changer les tee-shirts mouillés par la sueur.

Un instant apprécié de relaxation et de convivialité avec les échanges habituels de gourmandises, un partage de valeurs, de passion et d'émotions.

Avant de repartir dans ce pays des Cadurciens, un petit mot sur les Cahorsins.

Au XII<sup>ème</sup> siècle, les banquiers italiens se répandirent dans l'occident pour accompagner l'essor du commerce. La plupart venant du nord de l'Italie furent baptisés les lombards. Ils vivaient de change et de l'usure, c'est-à-dire le prêt avec perception d'un intérêt. Ils ne furent pas les seuls car il y avait aussi des banquiers juifs et des changeurs de certaines cités qui les imitaient. C'est ainsi que Cahors, ville bâtie le long du Lot et que Dante place en enfer dans « la divine comédie », comportait de nombreux usuriers mal vu du catholicisme.



En effet ce dernier interdisait l'usure et le livre d'Ezéchiel, dans l'ancien testament la considérait comme l'un des crimes les plus graves. D'ailleurs l'évangile de Luc indique « Prêtez sans rien espérer en retour ».

Lombards et Cahorsins se plaçaient dans la plus totale illégalité religieuse.

Mais le prêt avec intérêt demeure un bel exemple d'adaptation de l'église à l'avancée de son époque, car la société devint de plus en plus attachée aux échanges de biens et aux transactions

financières qui en découlaient.

Les clercs virent dans le crédit un rouage important pour l'économie et les taux usuraires : un mal nécessaire. Sous l'influence des scolastiques, la prise de risques financiers fut reconnue comme nécessitant une « récompense » pour le prêteur qui avait le courage d'engager une somme qu'il pourrait ne jamais récupérer. Aussi les marchands et les usuriers feront pression sur l'Eglise pour atténuer sa sévérité et les clercs finiront par infléchir leur position.





Ainsi l'apparition du purgatoire fera que l'usurier ne risquera plus l'enfer, mais seulement un passage temporaire en ce lieu où les tourments prennent fin dès que les péchés sont lavés.

Le premier usurier sauvé par le purgatoire a été mentionné dans un ouvrage d'un moine cistercien allemand Césaire de Heisterbach en 1220 : l'évêque ayant refusé une sépulture dans le cimetière pour cet usurier, sa veuve sollicita la clémence du pape et obtint gain

de cause en s'engageant à devenir recluse, c'est-à-dire en priant jour et nuit. Au bout de quatorze ans de veilles et prières elle eut une vision de son époux affirmant être libéré des tourments infernaux.

Cependant certains prêtres feront circuler des histoires pour ramener les pécheurs à la raison. Le dominicain Etienne de Bourbon narra en 1240 une mésaventure arrivée à un Cahorsin prêt à se marier à Dijon :

« Alors que les fiancés, plein de joie, allaient entrer dans l'église, un usurier de pierre sculpté placé au-dessus du porche d'entrée, en train d'être emporté par le diable en enfer, tomba avec sa bourse sur la tête de l'usurier qui allait se marier, le frappa et le tua. Les noces se changèrent en deuil, la joie en tristesse. »

À l'origine le mot Cahorsin désignait les marchands de Cahors, plus généralement du Quercy, qui essaimèrent vers 1180 et jusqu'au milieu du XIVème et firent fortune dans le commerce, les services bancaires et donc les prêts usuraires. Lorsque les « Cahorsins » disparaîtront le mot restera pour désigner les usuriers qui n'étaient ni juifs ni italiens.



L'apparition de ces Cahorsins fut induite par le manque d'atout du Quercy, ne produisant seulement que du vin et de la laine pour modestement participer au commerce international. Mais surtout par sa situation privilégiée de nœud routier sur l'axe Montpellier-La Rochelle et aussi grâce à une bonne dose d'esprit d'entreprise. Les marchands les plus nombreux étaient issus des familles des consuls de Cahors, mais aussi d'autres villes comme Figeac, Cajarc, Capdenac, Cardaillac, Gourdon, Castelnau-Montratrier.



Leur activité se développera ainsi à Marseille dès 1179, venant principalement de Figeac. Ils poursuivront vers l'Italie avec Gênes en 1190 puis la Sicile. Ils seront à La Rochelle en 1199 d'où ils rayonneront vers la Flandre et l'Angleterre à Londres, base pour la Norvège. Au XIIIème les marchands du Quercy seront présents sur les foires de Champagne établissant des liens entre les provinces et l'on verra des transactions immobilières exprimées en Livres Provinoise.



A partir de 1280 les Cahorsins subirent une vigoureuse concurrence de la part des banquiers italiens et leur rôle baissera dans la vie économique de l'Europe. Ceci fut la conséquence de la reprise du conflit entre le roi de France et les Plantagenets, ainsi que la médiocrité des productions locales ne pouvant s'appuyer sur des bases capitalistes, mais aussi l'incapacité de s'adapter à la concurrence nouvelle avec objectifs et méthodes. Petit à petit ils se retireront du commerce pour se

limiter au prêt sur gage et le pape Quercinois Jean XXII ne fera pas appel à leurs services.

A la passerelle les groupes se séparent, les marcheurs partant à l'assaut de la falaise de l'autre bord du lot pour une longue progression au bord de la crête jusqu'à St Géry. Pour les visiteurs le bus est garé dans le village et, après dépose des grosses chaussures, le bus nous emmène après une montée tortueuse et étroite sur le causse, dans la campagne où quelques fermes et maisons sont proches formant un lieu-dit étalé.

Nous nous arrêtons à l'entrée d'une longue entrée vers un lieu de travail de la terre où la guide nous fait part de son nouveau métier d'herboriste, proche de la nature.

Nous la suivons sur la sente herbeuse à la découverte de plantes renaissantes et dont les propriétés gustatives peuvent être appréciées telle cette « Aquilée mille feuilles » dont ces dernières ressemblent à une brosse à mascara. En marchant il faut éviter d'écraser les petites orchidées de type pyramidales, prolifères en Midi-Pyrénées.



Sous de petits arbustes l'on découvre ces bourgeonnements délicats, appréciés en omelette. C'est un petit voyage dans un autre temps, celui où les « gens des campagnes » connaissaient la nature, savaient s'en servir pour manger gratuitement et se soigner mais aussi éviter de s'empoisonner ou de se rendre malade.



Malheureusement la succession de « modernités » a préféré abandonner ces connaissances, les remplaçant par de la production chimique à base de pétrole. Quelle grandeur intellectuelle que d'avoir fait le choix d'empoisonner plutôt que de se servir de la pharmacopée naturelle connue de nos ancêtres.

Après une marche sur un sol bouleversé par les sangliers, nous apprécions l'alliaire officinale et son goût aillé.



Mais la nature commence seulement à reprendre son activité et la richesse renouvelable n'est pas encore disponible. Un passage au stand de présentation des produits permet l'acquisition de tisanes ou produits du Quercy comme les pistils de safran ou préparation pour cuisiner.

Il ne reste plus qu'à rejoindre St Géry par un route étroite et tortueuse qui épouse le flanc de la falaise, descendant en virages successifs le long de cette pente abrupte, frôlant le

parapet et découvrant une vision sur la vallée, pour enfin reprendre le groupe de marcheurs.

Le retour s'effectue sous le soleil et dans un calme silencieux justifiant une journée bien remplie en respiration, marche et cela sous une chaleur inhabituelle.

